

pas là pour débiter comme escamoteur dans la troupe !... Quelle guigne !”

Puis, tandis que Cornélia retournait à ses costumes, il sortit, afin de faire quelques courses qui lui paraissaient indispensables, se contenta-t-il de dire.

La représentation devait commencer à quatre heures — ce qui permettait d'économiser l'éclairage, lequel laissait à désirer au cirque de Perm. La jeune Napoléone n'était-elle pas assez fraîche, d'ailleurs, et sa mère elle-même, assez bien "conservée," pour affronter le grand jour ?

On se figurerait difficilement l'effet que l'affiche de César Cascabel avait produit dans la ville, sans parler du Clou-de-Girofle, qui, une heure durant, alla battre à travers les rues ses ras et ses flas les plus extraordinaires. Il y avait de quoi réveiller toute les Russies à la fois !

Il s'ensuit qu'à l'heure dite, il y eut aux abords du cirque grande affluence de spectateurs : le gouverneur de Perm et sa famille, un certain nombre de fonctionnaires, des officiers de la citadelle, quelques gros négociants de l'endroit, et aussi nombre de ces petits trafiquants, qui étaient venus à la foire, enfin un énorme concours de populaire.

A la porte se démenaient les instrumentistes de la troupe, Sandre, Napoléone, Clou, avec piston, trombone, tambour, et aussi Cornélia, en maillot couleur chair et en jupe rose, qui faisait tonner sa grosse caisse. De là, un vacarme prodigieux, bien fait pour charmer des oreilles de moujiks.

Puis, ces cris de César Cascabel, proférés en bon et intelligible russe :

“Entrez !... Entrez, mesdames et messieurs ! C'est quarante kopeks la place... sans distinction !... Entrez !”

Et, dès que messieurs et mesdames eurent pris place sur les banquettes du cirque, l'orchestre s'éclipsa, afin de reprendre son rôle dans le programme de la représentation.

La première partie marcha parfaitement. La petite Napoléone sur la corde raide, le jeune Sandre dans ses dislocations de clown contorsionniste, les chiens savants, le singe John Bull et le perroquet Jako dans leurs réjouissantes scènes, M. et Mme Cascabel dans leurs exercices de force et d'adresse, obtinrent un véritable succès. De ces vifs applaudissements, si légitimement dus à des artistes de premier ordre, Jean eut aussi sa part. Peut-être, ayant l'esprit ailleurs, sa main hésita-t-elle, peut-être ses talents d'équilibriste furent-ils un moment obscurcis ?... Mais cela ne fut perceptible que pour l'œil du maître, et le public ne s'aperçut pas que le pauvre garçon n'était pas tout à son affaire !

Quant à la pyramide humaine, qui précéda l'entr'acte, elle fut unanimement bissée.

Au surplus, M. Cascabel avait été étourdissant de verve et de bonne humeur, en présentant ses artistes, en demandant pour eux des hurrahs bien mérités. Jamais cet homme supérieur n'avait montré plus hautement tout ce qu'une nature énergique peut prendre d'empire sur elle-même. L'honneur de la famille Cascabel était sauf. C'est un nom que les descendants des Moscovites prononceraient toujours avec admiration et respect.

Mais, si le public avait suivi avec intérêt cette partie du programme, avec quelle impatience il attendait la seconde ! Pendant l'entr'acte, on ne parlait que de cela dans les couloirs.

Après une suspension de dix minutes, qui avait permis aux spectateurs d'aller prendre l'air, la foule rentra, et pas une place ne resta inoccupée.

Depuis une heure déjà, Ortik et Kirschef étaient revenus de leur tournée, ramenant une demi-douzaine de comparses. Comme on le devine, c'étaient précisément ceux de leurs anciens compagnons qu'ils avaient retrouvés dans le défilé de l'Oural.

M. Cascabel examina attentivement sa nouvelle figuration.

“Bonnes têtes !... s'écria-t-il. Bonnes faces !... Beaux torsos !... L'air un peu trop honnête peut-être pour remplir des rôles de brigands !... Enfin, avec des perruques hérissées et des barbes terribles, j'en ferai quelque chose !”

Et, comme M. Cascabel ne paraissait qu'à la

fin de la fin de la pièce, il eut le temps nécessaire pour préparer ses recrues, les habiller, les coiffer, en un mot, pour en faire des bandits présentables.

Puis, Clou-de-Girofle frappa les trois coups.

A ce moment, dans un théâtre bien machiné, le rideau se fût levé sur les derniers accords de l'orchestre. S'il ne se leva pas, cette fois, c'est qu'il n'y a point de rideaux aux pistes de cirque, même quand elles servent de scène.

Mais que l'on ne s' imagine pas qu'il n'y eût pas de décor, ou, du moins quelque apparence de décor. A gauche, une armoire, avec une croix peinte, figurait l'église, ou plutôt la chapelle, dont le clocher devait être dans la coulisse ; au centre, se développait la place publique du village, naturellement représentée par la piste ; à droite, quelques arbustes en caisse, habilement disposés, donnaient une très suffisante idée de la Forêt-Noire.

La pièce commença au milieu d'un profond silence. Que Napoléone était donc gentille avec sa petite jupe à raies, légèrement défraîchie, son joli bonnet posé comme une fleur sur sa chevelure blonde, et surtout son air si ingénu et si tendre ! Le premier amoureux Sandre, en justaucorps orange, déteint aux entournures, lui faisait la cour avec des gestes si passionnés, qu'un dialogue n'eût pas rendu ses répliques plus compréhensibles ! Et l'entrée de Clou-de-Girofle, coiffé de sa perruque niaise, d'un jaune ardent, monté sur de longues jambes qu'il jetait de ci de là, son air bête et prétentieux, son nez à besicles, et le singe qui lui faisait des grimaces, et le perroquet dont les jacasseries étaient si spirituelles ! Impossible d'être plus réussi que ce larvette de foire !

Survient Cornélia, une femme qui sera terrible lorsqu'elle sera belle-mère. Elle refuse à Sandre la main de Napoléone, et, pourtant, on sent qu'un cœur bat sous ses oripeaux de grande dame du moyen âge.

Grand succès à l'entrée de Jean, en carabinier italien. Il est bien triste, bien défait, le pauvre garçon ! Il a l'air de penser à toute autre chose qu'à son rôle ! Il aimerait mieux jouer celui de Sandre, et que Kayette fût sa fiancée, et qu'il n'y eût plus qu'à la conduire à l'église ! Et que d'heures perdues, lorsqu'il leur en restait si peu à passer ensemble !

Cependant la situation dramatique était tellement forte qu'elle emporta l'acteur. Il eût été impossible de ne pas déployer un énorme talent dans un tel rôle. Songez donc ! Un frère qui revient de la guerre, vêtu en carabinier, et qui prend la défense de sa sœur contre les injonctions hautaines d'une mère et les ridicules prétentions d'un sot !

Superbe, la scène de provocation entre Jean et Clou-de-Girofle ! Cet imbécile tremble de peur, au point que sa mâchoire grelotte, que son regard se trouble, et que son nez s'allonge démesurément. On dirait la pointe d'une épée qui, après lui avoir traversé la tête, sortirait par le milieu de sa face.

Alors éclatent la coulisse des cris, bien nourris cette fois. Le jeune Sandre, emporté par son courage, et peut-être avec l'idée de se faire tuer, car la vie lui est à charge, s'élançait dans les profondeurs de la forêt d'arbres en caisse. On entend une lutte très violente à la cantonnade, et un coup de feu...

Un instant après, voilà Fracassar, le chef des brigands, qui entre en scène. Il est effrayant avec son maillot rose presque rousse. Toute la bande scélérate l'accompagne en gesticulant. Au milieu des beignards, figurent Ortik et Kirschef, méconnaissables sous leur perruque et leur défroque. Cornélia, menacée dans son honneur, est saisie par le terrible chef. Sandre se précipite pour la défendre, et il semble bien que le dénouement ordinaire de la pièce va être compromis, ce jour-là, car la situation n'est plus la même.

En effet, lorsque M. Cascabel était seul à représenter toute la bande des brigands de la Forêt-Noire, Jean, Sandre, leur mère, leur sœur, et aussi Clou-de-Girofle, avaient la partie belle pour le tenir en respect, en attendant l'arrivée des gendarmes, qui étaient signalés au lointain dans la coulisse. Mais, cette fois, le chef Fracassar est à la tête de huit malfaiteurs en chair et en os, visibles, palpables, et dont il sera bien difficile d'avoir raison... Il y avait donc lieu de se de-

mander comment cela finirait, pour que la vraie semblance ne sût pas trop choquée...

Soudain, un peloton de Cosaques fait irruption sur la piste. Voilà une entrée des plus inattendues.

En vérité, M. Cascabel n'a rien négligé pour donner à cette représentation un éclat extraordinaire, et sa figuration est au complet. Gendarmes ou Cosaques, c'est tout un ! En un instant, Ortik, Kirschef, leurs six compagnons, sont terrassés, garottés, et d'autant plus facilement que leur rôle les oblige à se laisser faire...

Mais, tout à coup, voilà que des cris se font entendre :

“Ah ! pas moi, s'il vous plaît, braves Cosaques !... Moi... je n'en suis que pour rire !”

Et qui parle ainsi ?... C'est Fracassar ou plutôt M. Cascabel, qui s'est relevé, les mains libres, tandis que les figurants, dûment enchaînés, sont entre les mains de la police.

Voilà quelle avait été la grande idée de César Cascabel ! Après avoir prié Ortik et ses complices de jouer le rôle des Brigands, il s'était mis en rapport avec les autorités de Perm, en les prévenant qu'il y aurait “un fameux coup à faire !” Cela explique comment un peloton de Cosaques était arrivé juste au dénouement de la pièce.

Ah ! il était réussi et bien réussi, ce fameux coup ! Ortik et les autres étaient bel et bien pincés par les agents de l'autorité.

Mais Ortik s'est redressé, et, désignant M. Cascabel au chef des Cosaques :

“Cet homme, dit-il, je vous le dénonce !... C'est lui qui a fait rentrer en Russie un condamné politique !... Ah ! tu m'as livré, maudit saltimbanque, je te livre à mon tour !

— Livre, mon ami, répondit tranquillement M. Cascabel, en clignant de l'œil.

— Et le condamné, l'évadé de la forteresse d'Iakoust, qu'il a ramené, c'est le comte Narkine !

— Parfaitement, Ortik !”

Cornélia, ses enfants, et Kayette, qui venait d'accourir, étaient atterrés !...

En ce moment, un des spectateurs se lève... C'est le comte Narkine.

“Le voilà ! dit Ortik.

— Oui ! le comte Narkine amnistié !” s'écrie M. Cascabel, en partant d'un superbe éclat de rire.

Quel effet sur le public ! Toute cette réalité, mêlée aux fictions de la pièce, cela était de nature à troubler les plus fermes esprits ! Il n'est même pas bien sûr qu'une partie des spectateurs n'ait pas cru que *les Brigands de la Forêt Noire* n'avaient jamais eu d'autre dénouement !

Une courte explication suffira.

Depuis que le comte Narkine avait été recueilli par la famille Cascabel sur la frontière de l'Alaska, treize mois s'étaient écoulés, pendant lesquels il n'avait reçu aucune nouvelle de Russie. Ce n'était ni chez les Indiens du Youkon, ni chez les indigènes des îles Liakoff qu'elles auraient pu lui arriver. Il ignorait donc que, depuis six mois, un ukase, rendu par le czar Alexandre II, amnistiait ceux des condamnés politiques qui étaient dans la situation du comte Narkine. Le prince, son père, lui avait écrit en Amérique qu'il pouvait rentrer en Russie, où il l'attendait impatiemment. Mais, déjà parti, le comte n'avait pas eu connaissance de cette lettre, et elle avait été retournée au château de Walska, faute de destinataire. On conçoit qu'elles furent les inquiétudes du prince Narkine, lorsqu'il ne reçut plus aucune nouvelle de son fils. Il le crut perdu... mort dans son exil. Sa santé s'altéra, et elle était bien compromise quand M. Serge arriva au château. Quelle joie ce fut pour le prince Narkine qui désespérait de jamais le revoir !... Le comte Narkine était libre !... Il n'avait plus rien à craindre de la police moscovite !... Et alors, ne voulant pas laisser son père dans l'état où il était, ne voulant pas le quitter quelques heures après l'avoir revu, il avait envoyé à M. Cascabel cette lettre qui lui disait tout. Elle le prévenait en outre qu'il viendrait le retrouver au cirque de Perm, à la fin de la représentation. — (A suivre.)

Le prochain feuilleton commencera la semaine prochaine, il aura pour titre :

LE FILS DE L'ASSASSIN